

Chapitre 1 :

Bruit Blanc

On ne sait jamais vraiment quand une amitié commence.

Elle s'installe par accumulation, par sédimentation lente, des rires partagés, des silences qui ne pèsent rien, des après-midi perdus à ne rien faire d'important. Et un jour, sans qu'on puisse dire exactement quand ni comment, quelqu'un fait partie de votre vie. Il est là, comme un meuble qu'on ne remarque plus mais dont l'absence creuserait un vide immense.

Claire avait rencontré Marc au lycée. Dix-sept ans, une époque où l'on croit encore que les liens tissés dureront toujours. Ils s'étaient reconnus sans se connaître, cette affinité immédiate qui échappe à l'explication, ce sentiment de retrouver quelqu'un qu'on n'a jamais vu. Quinze ans plus tard, ils étaient toujours là. Pas tous les jours, pas même toutes les semaines, mais présents. Une certitude tranquille au milieu du chaos du monde.

Puis, un soir de février, le téléphone avait vibré, et le monde avait basculé d'un degré imperceptible, mais juste assez pour que tout glisse, lentement, vers le vide.

Elle se souvenait de ce soir avec une précision obscène, le genre de souvenir qui refuse de s'effacer, qui reste gravé dans les moindres détails comme une photographie surexposée.

Elle était rentrée tard du travail. L'appartement était silencieux, un peu froid. Elle avait posé son sac, enlevé ses chaussures, allumé une lampe dans le salon. Par la fenêtre, Paris scintillait faiblement sous un ciel sans étoiles. Son téléphone avait vibré sur la table basse.

Un message de Marc.

Je ne te reconnais plus.

Ce que tu as fait me dégoûte.

Je n'aurais jamais cru ça de toi.

Elle avait relu plusieurs fois, certaine d'une erreur ou d'une blague douteuse. Parce que Marc n'écrivait pas comme cela. Marc n'avait jamais écrit comme cela. Marc, c'était l'ironie douce, le sarcasme tendre, jamais la brutalité frontale. Quinze ans, et pas une seule fois ce ton.

Pas une seule.

Elle avait répondu. Quelque chose d'idiot et de vulnérable.

Marc ? Qu'est-ce qui se passe ?

Les mots d'une enfant qui ne comprend pas pourquoi on la gronde. La réponse était arrivée aussitôt. Trop vite. Comme si quelqu'un l'attendait, le doigt sur la gâchette.

Arrête de faire l'innocente.

Tu sais exactement de quoi je parle.

Claire avait senti quelque chose se déplacer dans sa poitrine.

Pas de la peur. Pas encore. Plutôt cette sensation étrange qu'on éprouve parfois en rêve, quand le décor familial se met à dérailler sans prévenir, quand les murs changent d'angle et que les visages connus se déforment légèrement, juste assez pour qu'on sache que quelque chose ne va pas, sans pouvoir dire quoi.

Elle avait appuyé sur le bouton d'appel.

Une sonnerie. Deux. Trois.

Puis sa voix.

— Oui.

C'était bien lui. Sa voix était marquée d'une froideur qu'elle ne lui connaissait pas.

— Marc, c'est moi. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce qui m'arrive ? avait-il répété. Tu me demandes à moi ce qui m'arrive ?

Elle entendait dans sa voix une inflexion qui ressemblait à de l'incrédulité.

— Oui. Tes messages sont... Je ne comprends pas ce que tu me reproches.

Un silence. Puis :

— Tu sais très bien ce que je te reproche.

— Non, justement. Dis-le-moi.

— Non.

Le mot était tombé comme une porte qui claque.

— Comment ça, non ?

— Je ne vais pas t'expliquer ce que tu sais déjà. Cette conversation est une perte de temps.

Claire s'était levée, avait fait quelques pas dans le salon. Son cœur battait trop vite.

— Marc, on se connaît depuis quinze ans... Si j'ai fait quelque chose qui t'a blessé, dis-le-moi. Je t'en prie.

— C'est exactement ce que tu fais toujours, avait-il répondu. Tu retournes la situation. Tu te poses en victime pour que les autres se sentent coupables.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— C'est exactement ce que tu fais. Et c'est pour ça que cette conversation est terminée.

— Marc, attends...

Mais il avait déjà raccroché.

Elle avait rappelé. Trois fois, quatre fois, cinq fois. Chaque fois, elle était tombée sur la messagerie. Sa voix enregistrée, neutre et lointaine : Vous êtes bien sur le répondeur de Marc. Laissez un message. Elle avait laissé un message. Puis un autre. Puis un troisième. Il n'avait jamais rappelé.

Les jours suivants avaient eu la texture des cauchemars, cette qualité cotonneuse, légèrement décalée, où l'on traverse les gestes du quotidien sans vraiment les habiter. Le temps perdait toute sa structure.

Claire allait au travail. Claire souriait aux collègues. Claire répondait aux mails, participait aux réunions, disait les choses qu'il fallait dire. Mais quelque part, au centre, il y avait ce trou. Cette incompréhension qui tournait en boucle, qui refusait de se résoudre. À la fin de la semaine, elle s'était décidée à lui envoyer un message.

Marc, je ne sais pas ce que j'ai fait.

Si je t'ai blessé, pardon.

Je suis là, si tu as besoin de moi.

Pas de réponse. Le silence.

Mais, dans la nuit de samedi à dimanche, le téléphone l'avait réveillée à deux heures du matin. Le nom de Marc sur l'écran. Elle avait décroché avec l'espoir pathétique que tout allait s'arranger.

— Tu crois que tu peux t'en sortir comme ça ?

La voix était la même. Méconnaissable et familière. Chargée d'une rage qu'elle ne lui connaissait pas.

— Arrête ! Arrête de mentir ! J'en ai assez...

Puis la ligne avait coupé. Claire était restée là, dans le noir, le cœur battant trop fort, avec la certitude grandissante que quelque chose d'impossible était en train de se produire. Elle était à la fois sous le choc et très inquiète pour son ami. Cela ressemblait à de la folie.

Que lui était-il arrivé ?

La semaine suivante, Julien l'appela.

Julien était son ami le plus ancien, vraiment le plus ancien, celui des genoux écorchés et des secrets d'enfance. Il faisait partie de ce cercle étroit de gens avec qui elle n'avait jamais eu besoin de se justifier.

— Claire ? Tu as une minute ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle avait entendu dans sa voix une hésitation inhabituelle.

— C'est un peu délicat. Je... Marc m'a appelé.

Le nom lui fit l'effet d'une gifle.

— Marc t'a appelé ?

— Oui. Hier soir.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Un silence. Julien cherchait visiblement ses mots.

— Il m'a dit que tu allais mal. Que tu devenais... Il a utilisé le mot « toxique ». Que tu pouvais faire du mal aux gens autour de toi sans t'en rendre compte.

Claire ferma les yeux.

— C'est n'importe quoi.

— Je sais. Enfin, je pense. Mais Claire... il y avait des détails. Des trucs très précis. Il a parlé de ton travail, de réunions qui se seraient mal passées. Il a cité des noms.

— Quels noms ?

— Thomas. Et une certaine Camille. Il a dit que tu avais raconté des choses fausses sur eux. Que tu avais essayé de les monter l'un contre l'autre.

Claire sentit sa gorge se nouer.

— Julien, je te jure que c'est faux. Je n'ai jamais fait ça. Et je ne parle jamais de mon travail à Marc. Presque jamais. Comment il pourrait savoir ces noms ?

— Je ne sais pas. Mais il avait l'air... convaincu. Pas comme quelqu'un qui invente. Comme quelqu'un qui a des preuves.

Il y eut un silence.

— Il n'a pas appelé que moi, continua Julien. Sophie aussi. Et Paul.

— Il appelle tout le monde pour leur dire que je suis toxique ?

— En gros... oui.

Claire s'assit lentement. Ses jambes ne la portaient plus.

— Mais pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi il fait ça ?

— Je ne sais pas, Claire. Je voulais juste te prévenir. Et te dire que je suis de ton côté, quoi qu'il raconte.

Après avoir raccroché, elle resta longtemps immobile.

Ce n'était plus une dispute, ni même un malentendu.

Marc avait décidé de la détruire. Elle se leva. Prit son manteau, ses clés. Elle irait chez lui. Maintenant. Elle lui dirait en face qu'elle ne comprenait rien. Elle descendit les escaliers, sentit l'air froid de la rue sur son visage. Puis, elle s'arrêta. Elle repensa à la violence des mots, noire et

nette sur l'écran, au ton de sa voix, empli de colère et de méchanceté. Marc n'était visiblement plus le même. Elle avait peur. Elle fit demi-tour, remonta l'escalier puis s'assit dans le canapé. Elle était incapable de dormir. Alors, elle fit ce que tout le monde fait désormais quand le monde s'effondre : elle sortit son téléphone et plongea dans le flux des données.

Elle relut ses propres messages. Pas ceux de Marc, les siens. Ceux qu'elle avait envoyés à d'autres personnes, des semaines plus tôt. Elle cherchait quoi ? Une phrase oubliée. Une remarque déplacée. Quelque chose qu'elle aurait pu dire sans y penser et qui aurait déclenché tout ça.

Elle ne trouva rien.

Mais le doute, une fois installé, refusait de partir. Et si elle avait fait quelque chose ? Pas consciemment, pas méchamment, mais par maladresse, par fatigue, par inattention ? Et si Marc avait raison, quelque part, d'une façon qu'elle ne parvenait pas à voir ?

Elle connaissait ce mécanisme. Elle l'avait lu quelque part. La victime qui finit par douter d'elle-même. Qui cherche ce qu'elle a fait pour mériter ce qui lui arrive. Elle savait que c'était un piège.

Mais savoir ne suffisait pas à s'en extraire.

À quatre heures du matin, épuisée, elle ferma les yeux et se força à formuler la seule certitude qui lui restait : elle n'avait rien fait. Elle n'avait rien dit. Elle n'avait rien envoyé qui puisse justifier ça.

Le lendemain matin, elle lui envoya un dernier message. Celui-ci tenait en cinq mots.

Ne me parle plus jamais.

La réponse était arrivée dans la minute.

Parfait. Ça me convient très bien.

Elle avait bloqué son numéro. Ses réseaux. Tout ce qui pouvait encore les relier. Puis elle s'était assise dans le noir de son appartement, et elle avait attendu en vain que toute cette absurdité fasse sens.

Rien n'avait fait sens.

Les mois passèrent.

Claire apprit à vivre avec ce vide nouveau, cette amputation invisible que personne ne remarquait. Elle parlait moins de Marc. Ses amis, ceux qui comptaient vraiment, avaient compris sans qu'elle ait besoin de tout expliquer. Les autres avaient peut-être entendu d'autres versions. Elle préférait ne pas savoir.

Elle avait cessé de chercher des explications. Marc avait changé, voilà tout. Les gens changent, vous surprennent, ne sont jamais ce qu'on croit. Elle s'était répété ces phrases comme des mantras, jusqu'à presque y croire.

Un samedi de mars, par hasard, elle croisa Marc dans la rue. Une rue commerçante, banale, pleine de gens ordinaires qui faisaient leurs courses du week-end.

Elle le vit de loin. Il la vit aussi.

Leurs regards se croisèrent brièvement. Une fraction de seconde, peut-être moins. Aucun des deux ne sourit. Aucun ne ralentit. Aucun ne fit un geste vers l'autre. Ils passèrent l'un devant l'autre comme deux inconnus, avec la même certitude silencieuse : ils n'avaient plus rien à se dire.

C'est seulement dix mois plus tard, un mercredi de janvier, qu'elle retomba sur lui. Elle rentrait dans un wagon de métro bondé.

Il était là, à deux mètres.

Le même visage, mais creusé. Les mêmes yeux, mais plus sombres. Elle l'avait reconnu avant même de le voir, ce sixième sens qu'on développe pour les gens qui comptent, ou qui ont compté. Leurs regards s'étaient croisés au même instant. Ce flash de reconnaissance mutuelle qu'on ne peut pas feindre. Claire avait détourné les yeux. Son cœur battait comme un animal en cage. Elle fixait la vitre noire du tunnel, mais elle sentait sa présence, cette chaleur hostile à deux mètres d'elle. Les stations défilaient. La foule s'éclaircissait. Quand les portes s'étaient refermées une dernière fois, il n'y avait plus personne entre eux.

— Tu descends à Bastille ?

Sa voix. La vraie, sans filtre et sans appareil. Une onde réelle dans l'air et à portée de main.

Elle n'avait pas répondu.

— Claire.

Elle avait levé les yeux. Dix mois de rage comprimée lui étaient remontés d'un coup, intacts, brûlants.

— Je n'ai rien à te dire.

— Moi non plus.

La rame ralentit. Bastille.

Les portes s'ouvrirent. Claire se dirigea vers la sortie, accéléra le pas sur le quai. Elle sentit qu'il la suivait, pas délibérément, simplement parce qu'il descendait là aussi.

— Claire, attends.

Elle continua à marcher.

— Claire.

Elle s'arrêta net et se retourna. La colère monta d'un coup, intacte, comme si les dix mois de silence n'avaient rien effacé.

— Quoi ? Tu veux m'achever en direct ? Me dire en face ce que tu penses de moi ?

— Ce que je pense de toi ?

Il avait l'air sincèrement surpris. Ça la rendit furieuse.

— Me renvoyer en pleine gueule ce que tu as raconté à Julien ? À Paul ? À Sophie ? À qui d'autre encore ?

— Ce que j'ai raconté ?

Sa voix avait changé. Plus dure.

— C'est toi qui racontes des choses, Claire. C'est toi qui as appelé mes amis pour leur dire de se méfier de moi.

— Je n'ai appelé personne !

Elle avait crié. Quelques passants tournèrent la tête.

— Sophie m'a fait écouter le vocal, dit Marc. Celui où tu lui expliques que je suis instable. Que je peux devenir dangereux.

— Je n'ai jamais envoyé de vocal à Sophie.

— C'est ta voix, Claire. Ta putain de voix.

— Et toi ? rétorqua-t-elle. Tu crois que je vais oublier l'appel à deux heures du matin ? Tu m'as réveillée pour m'insulter. Tu m'as dit que je te dégoûtais.

— Je ne t'ai jamais appelée à deux heures du matin.

— Arrête de mentir !

— C'est toi qui m'as appelé ! Un dimanche matin. Pendant que je prenais mon café. Tu hurlais. Tu m'as traité de manipulateur, de menteur.

— Je n'ai jamais fait ça.

— C'était encore ta voix. Comment peux-tu nier ?

Ils se faisaient face au milieu du quai qui se vidait. Leurs mots résonnaient contre les carreaux blancs du souterrain.

— Tu es complètement fou, dit Claire.

— C'est toi qui es folle.

Plus un mot. Ils se regardaient comme deux étrangers. Claire sentait la rage lui battre aux tempes, cette rage qu'elle avait portée pendant dix mois, qu'elle croyait éteinte et qui n'avait fait que dormir.

— Je n'aurais pas dû m'arrêter, dit-elle. Je n'aurais pas dû te parler.

Elle fit un pas en arrière.

— Attends, dit Marc.

— Pourquoi ?

— L'appel dont tu parles. En pleine nuit. C'était quand exactement ?

Claire hésita. Quelque chose dans la voix de Marc avait changé. Sa colère la poussa à répondre encore :

— Tu as besoin que je te rafraîchisse la mémoire ? Quelques jours après ton premier message... La nuit du 11 au 12 février. Le lendemain de mon anniversaire !

Une expression passa sur le visage de Marc. Pas de la colère. Autre chose.

— Le 11 février, dit-il lentement, j'étais à l'hôpital.

Le quai sembla tanguer une seconde sous ses pieds.

— Quoi ?

Il sortit son téléphone. Quelques gestes. Un document apparut sur l'écran. Un compte rendu d'hospitalisation. L'en-tête officiel de l'Hôpital Saint-Antoine. Son nom. La date. Appendicite aiguë. Intervention chirurgicale d'urgence. 1 h 47.

— J'étais au bloc, Claire. Sous anesthésie générale. Pendant que tu prétends que je t'appelais.

Elle fixa le document. L'en-tête. Le tampon. La signature. Elle chercha la faille, le mensonge, et elle n'en trouva pas.

— Tu n'étais pas au courant, dit-il.

Non. Elle ne savait pas. Pourquoi l'aurait-elle su ? Ils ne se parlaient plus. Chacun dans sa tranchée, convaincu de l'infamie de l'autre. Et là, elle comprit. Marc la croyait folle. Il pensait, à l'instant même, venir de le lui prouver. Mais non. Elle n'était pas folle. Elle n'avait jamais contacté Sophie, et elle allait le lui prouver. Elle sortit son propre téléphone. Ouvrit ses contacts. Fit défiler la liste jusqu'à la lettre S.

— Regarde. Sophie. Tu dis que je lui ai envoyé des messages. Des vocaux. Regarde mon répertoire. Son nom n'y est pas. Il n'y a jamais été.

Marc regarda. A, B, C... S. Sabine. Samuel. Pas de Sophie.

— Je n'ai jamais eu son numéro, dit Claire. Je ne l'ai jamais contactée. Je ne la connais que par ton intermédiaire, et je ne sais même pas où elle habite.

Le quai était désert maintenant. Une rame express passa sans s'arrêter, dans un fracas de métal et de vent. Ils restèrent là, tous les deux, avec cette énigme impossible entre eux.

Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

La question était sortie toute seule.

Claire ne savait pas lequel des deux l'avait posée.

Le silence qui suivit n'avait pas de nom.

Pas le silence de deux personnes qui se réconcilient. Pas celui de la compréhension mutuelle, de l'apaisement, du pardon. Un silence plus profond, plus abyssal, celui de deux personnes qui viennent de découvrir que le sol sur lequel elles marchaient n'a jamais existé.

Claire resta immobile, incapable de penser. Les messages. La voix au téléphone. Les accusations, les détails, les noms. Tout cela avait été réel. Elle l'avait vécu. Elle l'avait entendu. La voix de Marc, reconnaissable entre mille, lui disant des choses horribles.

Mais Marc était au bloc cette nuit-là.

De l'autre côté, la même chose. Elle aussi, on avait usurpé son identité. Marc, lui aussi, avait vécu ce qu'elle avait vécu.

Alors qui avait appelé ? Qui avait écrit ? Qui avait su les bons mots à dire, les bonnes informations à citer, pour qu'elle y croie pendant dix mois sans jamais douter ?

Elle pensa à tous ces détails que la voix avait mentionnés. Son travail. Ses collègues. Thomas. Camille. Des choses qu'elle n'avait jamais dites à Marc. Des choses qu'elle n'avait dites à personne.

Personne, sauf à son téléphone.

Des messages tapés tard le soir. Des mails envoyés sans y penser. Des conversations intimes avec l'écran, dans le silence de son appartement. Toute une vie déversée dans un appareil qui tenait dans la paume de sa main.

Quelqu'un avait lu tout ça. Quelqu'un, ou quelque chose, avait assemblé les pièces, reconstitué sa vie, fabriqué une version de Marc si parfaite qu'elle n'avait jamais songé à la remettre en question.

Et Marc avait vécu exactement la même chose. Une version d'elle, tout aussi parfaite, tout aussi crédible. Deux marionnettes tirillées par des fils invisibles, se déchirant mutuellement sans jamais voir le marionnettiste.

Pourquoi eux ? Seulement eux ?

Elle leva les yeux vers lui. Ils se regardèrent longuement, sans rien dire. Il avait l'air aussi perdu qu'elle. Aussi démuni. Dans ses yeux transparaissait la même incrédulité. Ce n'était plus de la colère qu'elle ressentait. C'était autre chose, une sorte de nausée froide. Marc avait compté parmi ses meilleurs amis pendant plus de quinze ans. Mais combien de fois par an s'étaient-ils réellement vus, ces dernières années ? Une fois par mois, peut-être. Parfois beaucoup moins. Le reste du temps, c'étaient des messages. Des appels occasionnels. Des réactions à des stories Instagram. Quinze ans d'amitié, réduits à un flux de données. Toute cette colère, toute cette haine, tout cela avait été basé sur quoi ? Des messages. Des voix au téléphone. Rien de réel. Rien de tangible que l'on puisse toucher ou vérifier.

Le silence planait toujours. Parce qu'il n'y avait rien à dire. Les mots ne servaient plus à rien. L'amitié qu'ils avaient eue était morte, tuée par quelque chose qu'ils ne comprenaient pas, et même la vérité ne suffisait pas à la ressusciter. On ne revient pas de dix mois de haine. Pas

vraiment. Il reste toujours des traces, des cicatrices, des gestes qu'on ne refait plus de la même façon.

Ils remontèrent vers la sortie sans parler. Ils se séparèrent au coin de la rue avec de simples salutations, sans promesse de se revoir. Juste deux silhouettes qui s'éloignent dans la nuit, chacune portant sa part du vertige.

Claire rentra à pied, malgré la distance.

Elle avait besoin de sentir ses jambes bouger, le pavé sous ses pieds, le froid sur sa peau. Du concret, du réel, que personne ne pouvait falsifier.

Elle ne pensait plus à Marc. Elle pensait à sa mère, qu'elle n'appelait qu'une fois par semaine. À sa sœur, avec qui elle n'échangeait plus que par messages. À Julien, qu'elle n'avait pas vu depuis des mois. Toutes ces relations maintenues à distance, par écrans interposés, par voix désincarnées.

Comment savoir si ce qu'elle recevait était vraiment vrai ?

Comment savoir si les gens à qui elle parlait étaient vraiment eux ?

Elle ne le saurait pas. Personne ne le pouvait. On faisait confiance, c'est tout. On n'avait pas le choix.

En arrivant chez elle, elle posa son téléphone sur la table de l'entrée. L'écran resta noir. Elle ne le ralluma pas.

Elle ne retira pas son manteau tout de suite. Elle resta debout dans l'entrée, les clés encore dans la main, à écouter le silence de l'appartement. Le bourdonnement lointain du frigo. Le tic-tac d'une pendule dans la cuisine. Sa propre respiration.

Quelque chose était mort ce soir. Elle ne savait pas encore ce qui allait naître à la place. Peut-être rien. Mais c'était à elle de le découvrir, pas à un écran de lui annoncer. Elle accrocha son manteau. Éteignit la lampe d'entrée. Et resta là encore un moment, dans le noir, sans téléphone.

Le silence n'avait plus le même goût qu'avant.